

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discolored, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /

Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LE COIN DU FEU,

RECUEIL DE LECTURES



AMUSANTES ET INSTRUCTIVES

VOL. I.

SAMEDI, 23 OCTOBRE 1841.

No. 49.

SOMMAIRE DES MATIERES.

PAULINE BUTLER, (suite) ; UN ROMANCIER.

AUX LECTEURS DU COIN DU FEU.

Nous nous trouvons obligés d'annoncer aux nombreux lecteurs du *Coin du Feu*, que le nombre de nos Abonnés, après un essai d'un an, n'est pas suffisant pour nous permettre d'en continuer la publication à l'expiration du semestre courant. L'année sur le point d'expirer va nous laisser avec une perte assez considérable, eu égard à l'entreprise, et rien ne nous fait espérer un meilleur résultat pour une autre année.

Si l'on nous demande à connaître la cause de la chute d'une publication qui ne manquait assurément pas d'intérêt, et qui se distribuait à un si bas prix, nous répondrons que nous croyons pouvoir l'attribuer à l'habitude trop générale en ce pays de prêter ses journaux. Les lecteurs payants de toutes publications périodiques, devraient se convaincre qu'ils travaillent contre eux-mêmes lorsqu'ils prêtent ces publications : ils réduisent la somme des abonnements, et parant les moyens d'améliorer et d'augmenter ces publications, dont souvent même ils compromettent le succès, et amènent indirectement la chute. Ce ne sont pas les lecteurs qui ont manqué au *Coin du Feu*, mais les payeurs.

FRÉCHETTE & CIE.

PAULINE BUTLER.

[SUITE.]

II.

Le lecteur est sans doute curieux d'apprendre ce que c'était cette jeune et belle inconnue qui était venue d'une façon si inopinée, si malencontreuse, faire irruption dans l'hôtel de M. de Livry. A ce sujet, il y aurait tant de choses à dire que nous nous bornerons pour le moment à proclamer le nom de cette charmante personne,

qui s'appelait Mme de Melcourt. Maintenant, était-elle femme ou veuve, riche ou pauvre ? Ce sont là des détails sur lesquels la suite de ce récit pourra donner quelques lumières, mais qui ne sauraient venir qu'en leur lieu. Encore ces lumières seront-elles bien incomplètes et bien douteuses. C'est ce qu'en historiens véridiques, nous devons nous empresser de déclarer. Le monde physique a ses mystères, pourquoi le monde moral n'aurait-il pas les siens ? Après avoir soumis cette grave question à l'appréciation du lecteur, nous reprenons le cours de notre récit.

— Dieu soit loué ! disait Ferdinand à sa femme le lendemain de l'arrivée de Mme la marquise de Livry à Toulouse. Tout s'est passé beaucoup mieux que je n'osais l'espérer. Ma mère ne se doute de rien et t'aime déjà de toute son âme. Pourtant j'ai vu le moment où Mme de Melcourt allait tout compromettre, et si je ne m'étais empressé de conduire ma mère à son appartement et de couper court à l'entrevue, je ne sais trop ce qui serait arrivé.

— Que veux tu, mon Ferdinand ? répondit avec douceur Mme de Livry ; en toute autre circonstance, la froideur de mon accueil eût assurément éloigné Mme de Melcourt ; mais tu sais qu'elle m'a vue à Londres à une époque... bien funeste. Tu es aussi intéressé que moi à son silence, et le seul moyen de l'acheter, c'est de lui faire bon accueil. Après tout, elle a un cœur excellent et serait, j'en suis sûre, désolée de me causer de la peine. Enfin, elle ne saurait demeurer longtemps ici.

— Plaise au ciel qu'elle parte le plus tôt possible.

— Elle avait déjà entendu parler dans la ville de la petite réunion par laquelle nous allons soulienniser, ce soir, l'arrivée de ta mère, et tu ne me gronderas point, mon ami, n'est-ce pas ? je n'ai pu me dispenser de l'y convier.

— Encore !

— O mon Dieu, comme tu me dis cela ! ce n'est pourtant pas ma faute. Et une larme roula dans les yeux de la jeune femme, larme essuyée bien vite, car, à cet instant, un domestique parut et annonça madame de Melcourt. Ferdinand, hors d'état de dissimuler sa mauvaise hu-

meur, adressa à la nouvelle venue une froide inclination de tête et sortit.

— Ah ! ma présence chasse M. de Livry, à ce qu'il paraît ? dit celle-ci sans se déconcerter.

— Mon Dieu non, répondit Pauline en rougissant ; c'est sans doute qu'il va s'occuper à sa toilette.

— Tu le crois ? A la bonne heure. Eh bien, je viens justement, moi, te consulter sur la mienne.

— Mais, ma chère Fanny, quelle qu'elle puisse être, tu seras toujours bien. Songe donc que nous sommes ici en province. D'ailleurs, j'aurai soin de prévenir toutes nos dames que tu n'es à Toulouse que pour quelques instants, et que ton intention est de retourner bientôt à Paris, n'est-ce pas ?

— Et tu aurais tort.

— Qu'entends-je !

— Oui, ma chère, je me suis déjà familiarisé avec l'idée d'habiter Toulouse. C'est une fort belle ville, et ce ne doit pas être un séjour trop désagréable quand on peut y jouer un rôle. Je puis d'un moment à l'autre y trouver à me marier....

— Eh ! quoi tu songes sérieusement....

— Que veux-tu, Pauline, ton exemple m'a séduite, et depuis hier je ne rêve qu'hyménée. J'ai déjà quelqu'un en vue, un jeune homme de cette ville que j'ai rencontré aux Eaux et qui était fou de moi. Il m'ennuyait un peu, mais n'importe ! Il a quelque fortune, à ce qu'il paraît ; moi, je n'en manque pas. Nous achèterons dans les environs un château où je vivrai comme une princesse. Et quel bonheur d'être voisins, de se voir souvent, tous les jours ! Quant à mon prétendu, c'est un bon enfant, un très bon enfant, un peu ridicule, c'est vrai ; mais je lui ferai couper les cheveux, qu'il porte trop longs ; je lui donnerai le tailleur de ce pauvre M. de Melcourt ; alors il fera un mari comme un autre, meilleur qu'un autre, et je suis sûre qu'il me rendra parfaitement heureuse.

— Mais la famille de ce jeune homme consentira-t-elle à ce mariage ?

— La famille de M. de Livry a bien consenti au tien.

Pauline baissa les yeux en rougissant ; Mme de Melcourt ajouta d'un ton superbe.

— Parce que j'ai chanté les *Gavaudan* ? Eh bien, mais, j'allais épouser lord Falmouth lorsqu'il est parti pour l'Inde, et maintenant je serais païresse en Angleterre et j'irais à la cour avec une voiture à blason et des laquais poudrés. Laure (tu te rappelles bien Laure qui n'avait qu'un mauvais contrat et qui faussait toutes les fois qu'elle passait le sol), maintenant, elle est marquise ; Alida est comtesse ; Céline est am-

basadrice ! Eh bien, leur élévation ne leur a point tourné la tête ; elles ont continué à me voir, elles sont toujours les mêmes ; point d'affectation, point de fierté ; elles sont pourtant aussi grandes dames que toi, aussi riches, aussi heureuses.

— Aussi heureuses ! murmura Pauline en hochant la tête ; je n'ai pas de peine à le croire.

— Est-ce que tu ne le serais pas ? Oh ! mon Dieu, pauvre Pauline, qu'on me dis-tu là ? voyons....

— Je dis que si c'est dans l'espérance d'une félicité pareille à la mienne que tu veux rester à Toulouse, tu feras bien de renoncer à ce projet.

— Oh ! je vois ce que tu redoutes.... les indiscretions, les découvertes... Qui serait donc assez lâche pour troubler le repos de M. de Livry, en lui apprenant....

— M. de Livry n'a plus rien à apprendre.

— Tu lui as avoué....

— Tout.

— Après ton mariage ?

— Avant, avant !

— Et malgré cela....

— Oui, malgré cela, malgré mes refus (car Dieu m'est témoin que je ne voulais pas consentir à ce mariage), M. de Livry est devenu l'époux de.... J'avais eu des forces contre mon amour : je n'en eus pas contre le sien. Oh ! quand je vis que cet amour résistait aux aveux les plus humiliants, les plus cruels qu'une femme puisse faire à celui qu'elle aime, je sentis bien qu'il fallait céder. Mais vois-tu, Fanny, sans ma qualité de mère, qui me forçait à me respecter, je n'aurais jamais été sa femme, j'aurais plutôt.... oui, j'aurais été sa maîtresse !

— Malheureuse Pauline !

— C'était consumer ma perte, je le sais bien, mais c'était le sauver, lui.

— Ah ! maintenant je comprends tes chagrins. Cette grande passion s'est refroidie, et l'amant épressé est devenu un mari ; enfin un vrai mari. On ne peut rien dire de plus fort.

— Détrompe-toi, Fanny ; Ferdinand m'aime comme au premier jour, Ferdinand est toujours pour moi le meilleur, le plus noble des hommes. J'aurais une sœur bien aimée. J'aurais une fille chère, je ne demanderais pour elle qu'un mari comme Ferdinand. Non ce n'est pas son inconstance ou sa froideur qui me rend malheureuse ; je souffre parce que je le vois souffrir. Comme mon honneur est devenu le sien, je tremble à chaque instant que notre secret ne soit découvert. Le mot le plus innocent lui paraît une insulte. Si je parle à un homme qu'il ne connaît pas, il est au supplice, car cet homme peut avoir connu ma position avant que je le connusse, lui ! Il ne dit rien, car il est juste

et bon avant toute chose ; mais il est jaloux. Juge donc si ta présence l'inquiète, Fanny, toi qui m'as connus à Londres, toi qui d'un mot, échappé par inadvertance, peux tout révéler à sa mère. Enfin, comprends ses craintes, mon tourment ; devine ce que je n'ose demander, et juge... ce qu'il te reste à faire.

Pendant que Pauline parlait ainsi, Mme de Melcourt était devenue pensive et recueillie, ce qui lui arrivait bien rarement. A la fin, elle s'écria avec impétuosité :

— Que ne parlais-tu plus-tôt, ma pauvre Pauline ! Moi, je ferai tout ce que tu voudras, tu le sais bien. Je suis folle, légère, c'est vrai ; mais pour une amie je puis me devouer. Hélas, ajouta-t-elle avec une gravité comique, ma vie n'a été qu'un long sacrifice !

— Oh ! ma bonne Fanny, s'écria Mme de Livry en pressant tendrement les mains de Mme de Melcourt dans les siennes, je t'aimerais toute ma vie !

Au milieu des douceurs de cet épanchement, on vint prévenir Pauline que sa belle-mère, qui était sortie après le dîner pour faire une ou deux visites dans la ville, venait de rentrer et que son mari la demandait. Il fallut en conséquence se séparer.

— Adieu, chère Pauline, dit l'ex-Gavaudant d'un ton théâtral, je vais de ce pas retenir moi-même mes chevaux de poste pour demain. Mais je n'oublie pas que je te dois ma dernière soirée, et cette fois, contre l'ordinaire, je veux payer ma dette.

Quelques instants après, Pauline entra dans le salon, où la marquise se trouvait déjà en compagnie de son fils et d'un jeune homme de petite taille, coiffé, chaussé, ganté, habillé avec cette exagération qui caractérise assez généralement ce qu'on est convenu d'appeler aujourd'hui, dans le sot Phébus emprunté à la fashion d'outre-Manche, un lion parfait.

Claude Dufour, c'était le nom du nouveau venu, était le fils d'un président de chambre de la cour royale de Toulouse, et il était neveu par alliance de la marquise de Livry. Parti pour Paris en 1833 avec figure humaine, il en était revenu au printemps de 1838 avec un diplôme de licencié en droit et une chevelure et une barbe tellement luxuriantes que les traits de son visage n'existaient plus qu'à l'état de mythe ou de problème. De plus, il avait jugé convenable de marier aux agréments de l'accent toulousain les charmes du grassement parisien, ce qui donnait à sa parole le caractère le plus étrange qu'il soit possible d'imaginer. Enfin, et pour compléter ce portrait, que le lecteur est instantanément prié de ne point prendre pour une caricature, Claude Dufour, ayant lu par

hasard un article de M. Thierry dans la *Revue des Deux-Mondes*, avait cru devoir, épris soudain d'une passion violente pour les antiques souvenirs de la race franque, métamorphoser son prénom chrétien de Claude en celui de Clodion.

Du plus près qu'il aperçut Pauline, M. Clodion s'arma de l'inévitable instrument d'optique à l'usage de ses pareils, et saisissant familièrement la main de la jeune femme, il la secoua de la façon la plus britannique, en s'écriant :

— Bonsoir, ma belle cousine. Eh quoi ! pas encore à votre toilette ? A sept heures ! Il est vrai, ajouta-t-il en se tournant vers la marquise, que quand on est aussi jolie que Mme de Livry, c'est un soin superflu que celui-là, n'est-ce pas, ma tante ?

— Je suis de votre avis mon neveu, répondit la douairière ; mais il faut pourtant faire comme tout le monde, et je crois que Pauline n'a que juste le temps nécessaire.

— Vous l'entendez, belle cousine, reprit Clodion avec emphase. Allons, résignez-vous.

— Ma mère, j'obéis, répondit Pauline en s'inclinant devant la marquise, qui la baisa au front.

Puis elle sortit.

— Heureux Ferdinand ! s'écria Clodion avec le soupir le plus romanesque, pendant que la porte se refermait sur la jeune femme, quand donc moi-même ?... Ah ça, dit-il en changeant soudain de ton, tu me trouves peut-être bien mauvais genre, mon cher, bien provincé d'arriver ainsi chez toi à sept heures du soir ? Mais d'abord il était bien naturel que j'offrisse mon bras à ma tante, qui était venue faire visite à mon père, et ensuite tu sauras que j'ai une requête à t'adresser.

— Laquelle ?

Tu permets que j'amène à ta soirée un étranger, un voyageur qui vient d'Espagne et qui m'est recommandé par un de mes amis de Bayonne ? Eh ! pardieu, ma tante, il vous ira à merveille : c'est un partisan de don Carlos, un homme de la plus haute importance, à ce qu'on m'a dit.

— Mon cher Clodion, répondit Ferdinand, tu sais que nous voyons ici fort peu de monde et que nous n'aimons guère les nouveaux visages.

— Laisse donc !... c'est un homme fort bien.

— Son nom ?

— M. de Fontenay.

— Son âge ?

— Un âge convenable : trente-six ans.

— Quelle est sa position ?

— Sa position ? Il attend la mort de son oncle, fort riche, à ce qu'il paraît. Que de ques-

tion ! Je lui ai déjà promis de l'amener, et il m'attend chez moi en ce moment. Veux-tu me faire manquer à ma parole ?

— Ah ! si tu lui as promis, je n'ai plus rien à dire.

— A la bonne heure ! Pardon, ma tante, de cette digression. Maintenant, je suis tout à vous. Combien je suis heureux de m'être trouvé de retour des Eaux, juste pour le moment de votre arrivée ! Cela me distraira.

Ici Clodion poussa un nouveau soupir.

— Ah ! interrompit, M. de Livry en souriant, je ne savais pas que tu eusses besoin de distractions. Il t'est donc arrivé quelque chose de malheureux aux Eaux ?

— Ne parlons pas de cela, répondit Clodion en balançant sa tête chevelue comme un saule pleureur et du ton d'un homme qui meurt d'envie d'être interrogé. Eh bien ! ma tante, ajouta-t-il en feignant de vouloir détourner la conversation, vous voilà donc de retour parmi nous ? Comment avez-vous retrouvé notre ville de Toulouse, la vieille cité des parlements et des capitouls ? Furieusement embellie, n'est-ce pas ?

— Mais, dit la marquise, je n'ai pas encore eu le temps d'en juger : j'arrive à peine.

— Oh ! alors, vous verrez ! nous avons des trottoirs en asphalte, des cafés éclairés au gaz, un concert Musard et une revue qui imprime mes vers. Oh ! nous tournons à la capitale.

— Ah ! bon Dieu, Clodion, s'écria la douairière, est-ce que vous auriez le malheur d'être devenu poète ?

— Je ne le suis pas devenu, ma tante, reparti vivement le jeune homme d'un ton piqué, je l'ai toujours été.

— Pardon ! . . .

— A propos, Ferdinand, si tu veux, ce soir, avant qu'on ne se mette à danser, je te dirai des vers que j'ai faits aux eaux de Bagnères, pour une femme charmante qui s'y trouvait en même temps que moi, une aimable Parisienne qui chante comme a Grisi, et qui a vu toutes les capitales, Londres, Pétersbourg, Berlin . . .

— Peste ! quelle voyageuse ! interrompit la marquise. Et vous la nommez ? . . .

— Oh ! c'est une grande dame. Elle se nomme Mme de Melcourt.

— Melcourt ! s'écria la marquise, mais n'est-ce pas le nom de cette jeune dame, amie de Pauline, que nous avons vue hier ?

— Melcourt ! répéta tout bas M. de Livry en frémissant.

— Ah ! reparti Clodion, je suis le plus heureux des hommes ! moi qui avais quitté Bagnères parce qu'elles n'y était plus, je la retrouve ici, dans le sein de ma famille. Ma tante, mon cousin, laissez-moi vous embrasser tous les deux. Madame de Melcourt était ici hier !

O mon Dieu ! pourquoi mon cœur ne me l'a-t-il pas dit ? Hein ! qu'en dites-vous ? que de grâces ! que d'aisances, que de noblesse !

Allons, mon cher Clodion, dit froidement M. de Livry, remets-toi. Aussi bien, si tu n'as tant à revoir cette dame, tu pourras te satisfaire, car . . . nous l'attendons ce soir.

— Ce soir ! est-ce bien vrai ? Tu ne me trompes pas, Ferdinand ? Ah ! c'est à en perdre la raison ! Oh ! maintenant, je puis tout vous dire, à vous qui êtes de la famille. Sachez donc que j'adore Mme de Melcourt, et que si je suis assez heureux pour lui plaire, ce dont je doute encore, l'exemple de mon cousin Ferdinand, le bonheur dont il jouit . . . bref, je suis déterminé à l'épouser.

Est-il possible ! s'écria Ferdinand avec un sentiment de consternation difficile à décrire.

— Mme de Melcourt est donc veuve ? dit la marquise.

— Certainement, répondit Clodion ; on l'a mariée presque enfant à un colonel qui a été tué en Afrique. C'est une histoire très touchante. Elle se sacrifia. Que pensez-vous de ma résolution, ma tante ?

— Je pense, mon neveu, puisque vous voulez savoir mon avis, qu'étant jeune et pouvant choisir, n'épouserai jamais une femme qui ne m'apporterait pas ses premières impressions, son premier amour . . .

— Mais puisque je vous dis, ma tante, qu'elle ne pouvait pas souffrir le colonel !

— Il n'importe, elle a vu le monde, c'est à dire un monde quelconque, car je n'ai fait qu'en voir cette dame. Elle connaît le bon et le mauvais côté de la vie ; ses opinions sont faites, ses idées sont arrêtées. Ce qui vous déplaira dans son caractère, il sera trop tard pour le changer. Elle pourra établir des comparaisons entre le passé et le présent, et si ces comparaisons sont par hasard à votre désavantage, vous voilà malheureux pour la vie.

— Malheureux pour la vie ! murmura M. de Livry en baissant la tête et comme s'il eût prononcé le répons de quelque litanie funèbre.

— N'est-ce pas votre avis, Ferdinand ? ajouta la marquise.

Ferdinand ne répondit pas, car une porte venait de s'ouvrir et Pauline, vêtu d'une simple robe de mousseline blanche qui suffisait pour rehausser merveilleusement la fraîcheur de son teint et l'éclat de sa beauté, entra en ce moment dans le salon, une lettre à la main.

— Cette lettre est pour vous ! . . . ma mère dit-elle.

— Déjà ! s'écria la marquise en portant machinalement les yeux sur la suscription du message. Il me semble reconnaître cette écriture : c'est

celle de Mm^e de Lostanges, de ma meilleure amie. Vous avez su tous ses malheurs, Ferdinand ?

—Oui, ma mère, en effet je me rappelle en avoir entendu parler il y a longtemps. N'a-t-elle pas perdu toute sa fortune ?

—A peu de chose près. Elle avait confié les capitaux qu'elle avait réalisés avec le produit de la vente des biens de feu M. de Lostanges à l'un de nos spéculateurs à la mode. C'était une de ces entreprises magnifiques qui doivent rapporter des millions et qui aboutissent, après six ou huit mois, à quelque honteuse faillite. Il faut qu'elle ait quelque nouvelle importante à m'apprendre, car il y a fort peu de temps qu'elle m'a écrit. Pauline j'aurais besoin en ce moment du secours de vos beaux et bons yeux, et si vous voulez accepter les fonctions de lectrice...

— Oh ! madame... ma mère, j'allais les réclamer.

— A merveille. Lisez.

Pauline se mit en devoir de déférer au vœu de sa belle-mère, et voici ce qu'elle lut :

« Ma chère amie, après quatre ans de recherches vaines, j'ai enfin appris ce qu'est devenu le spéculateur qui m'a ruinée, l'homme à qui j'ai si imprudemment confié ma fortune et celle de mes enfants ; ce misérable... »

Ici, la voix manqua tout à coup à la lectrice, qui devint pâle et resta quelques instants l'œil hagard et la tête baissée machinalement sur le papier qu'elle tenait à la main, mais qu'elle avait cessé de lire, comme si, au milieu de cette occupation, elle eût été frappée de la foudre.

— Eh bien, dit la marquise, est-ce que vous ne pouvez déchiffrer ce nom, Pauline ? Hélas ! ce d'Herbanne n'est que trop connu.

— D'Herbanne ! répéta Ferdinand avec un indéfinissable accent de stupeur et de colère concentrée.

— Est-ce que vous le connaissez, mon fils ! reprit vivement la marquise.

— Moi ! répartit M. de Livry avec violence. Oh ! non, non, je ne le connais pas.

— Pourtant, son nom avait paru vous frapper. Continuez, Pauline.

Ce fut d'une voix à peine articulée que la jeune femme poursuivit la lecture de cette fatale lettre, qui était ainsi conçue :

« Ce... d'Herbanne s'était sauvé en Angleterre avec une femme nommée, dit-on, Pauline Butler... (un nom d'emprunt, sans doute, car elle était Française et ancienne élève du Conservatoire), les fantaisies dispendieuses de cette maîtresse ont, selon toute apparence, hâté sa ruine. Voilà en quelles mains est pas-

« sé le patrimoine de mes pauvres enfants. A-près un an de séjour à Londres, il en est parti pour nouer je ne sais quelles spéculations d'argent avec les carlistes d'Espagne. Pris par les christinos, il a, dit-on, été fusillé. Cependant, mon cousin, qui s'est occupé de cette affaire avec la patience et le dévouement que vous lui connaissez, et qui a découvert à Bayonne l'oncle de d'Herbanne, respectable vieillard fixé depuis longtemps dans cette ville, a appris de lui que la mort de son neveu était contestée et qu'il n'était peut-être que prisonnier... »

En prononçant ces dernières paroles, Pauline chancela, ses yeux se fermèrent et elle laissa échapper de ses mains la lettre. Haletant, éperdu, le front baigné d'une sueur froide, Ferdinand, se précipita à ses côtés, assez à temps pour l'empêcher de tomber à la renverse. Au même instant, par une de ces fatalités plus communes dans la vie qu'on ne pense, des bruits confus de voix et de pas retentirent à peu de distance, et un domestique, accourant en toute hâte, vint prévenir M. et Mme de Livry que plusieurs des invités arrivaient pour la réunion du soir.

— Cette réunion, balbutia Ferdinand d'une voix étouffée, ne saurait avoir lieu. Dites que madame s'est sentie tout à coup gravement indisposée, que nous ne saurions recevoir personne ce soir.

— Puis, se penchant l'oreille de Pauline :

— Prenez donc garde, lui dit-il durement, ne voyez-vous pas que ma mère et mon cousin ont les yeux sur vous ?

— Pardon, mon ami, murmura la jeune femme dont les traits pâles et souffrants grimacèrent comme un sourire ; ce ne sera rien, je vais beaucoup mieux ; la chaleur du jour, sans doute... je t'assure que je suis parfaitement en état de recevoir. Venez, ma mère, venez que je vous présente nos amis. Plus tard je vous achèverai cette lettre.

Et en même temps Pauline, prenant la marquise par la main, se mit en marche avec elle vers le salon, où déjà plusieurs personnes se trouvaient réunies ; mais elle n'y eut pas plutôt jeté les yeux qu'elle tressaillit et tout son sang reflua vers son cœur. Heureusement elle eût cette fois assez d'empire sur elle-même pour dissimuler son trouble, mais elle ne put néanmoins réprimer un faible cri ; ce cri se perdit dans la tumulte causé par son arrivée. Alors, du milieu d'un groupe où il semblait complètement étranger à tous, un homme se détacha. Il pouvait avoir environ trente-six ans ; sa taille était haute et bien prise, le soleil du midi avait bruni son teint ; mais sous ce hâle l'expression d'audace et de fermeté répandue dans tous ses traits ressortait encore davantage. Il y avait dans son regard, naturellement fixe,

je ne sais quel mélange d'observation et de sarcasme qui inspirait presque de l'effroi ; ce personnage, qui était vêtu d'ailleurs avec une certaine recherche et dont l'habit était décoré de plusieurs ordres étrangers, s'avança près de Pauline et s'inclina profondément devant elle.

— Pardon, monsieur, s'écria vivement Ferdinand, qui se tenait auprès de sa femme, le cœur déjà en proie à toutes les angoisses de plus cruel soupçon. A qui ai-je l'honneur ?...

— Monsieur le comte, répondit le nouveau venu d'une voix grave, mais calme et pleine de curiosité, je suis M. de Foutenay, qui devait vous être présenté par votre cousin, mais qui, l'ayant attendu vainement ce soir, est forcé de se présenter lui-même.

— C'est vrai, c'est vrai, dit Clodion en se précipitant tout effaré au-devant de M. de Foutenay, je suis un grand misérable ; pardon, mille fois, j'ai la tête perdue ce soir !... Je vous expliquerai cela.

M. de Livry s'inclina froidement devant son interlocuteur, sans articuler une parole.

— Mon Dieu, mon Dieu, murmura Pauline à voix basse, prenez pitié de moi !

III.

M. de Livry était assis dans son cabinet, la tête appuyée dans ses deux mains, en proie aux plus pénibles réflexions. Depuis l'arrivée de sa mère à Toulouse, tout était changé pour lui. L'union dans laquelle il avait cru trouver le bonheur lui apparaissait désormais sous les couleurs les plus sombres. Le passé, surtout, ce passé dont il eût voulu acheter l'oubli pour lui-même et pour les autres, au prix de tout ce qu'il possédait, ce passé se dressait incessamment devant lui, étendant déjà son ombre lugubre sur le présent et menaçant l'avenir. Il avait cru, en venant chercher en France une retraite ignorée au fond d'une province, échapper aux regards de tous ceux qui avaient pu jadis, dans un autre pays, apercevoir la jeune femme à laquelle il avait donné le titre d'épouse ; et voilà qu'une madame de Melcourt était déjà maîtresse de son secret, et que, pour payer son silence, il se voyait forcé d'admettre dans l'intimité de son ménage celle qu'il eût voulu écarter la première.

Ce n'ent été rien encore si la jalousie ne se fût en outre glissée dans son cœur. Dans quel but ce M. de Fontenay s'était-il fait présenter chez lui ? Pourquoi recherchait-il l'entrée d'une maison dont les hôtes n'avaient jusqu'alors appelé sur eux l'attention à aucun titre et menaient au contraire la vie la plus retirée ? Cette démarche ne lui était-elle pas dictée par le désir de se rapprocher de Pauline ? N'avait-il pas, en effet,

durant toute la soirée, cherché à entrer en conversation avec elle, et celle-ci ne s'était-elle pas retournée plusieurs fois avec embarras ? Mais alors ils se connaissaient donc ! Ce M. de Fontenay aussi avait vu Pauline jadis ! Il l'avait aimée peut-être ; et elle ? Pauvre Ferdinand quel horrible supplice !

Pendant qu'il était livré à cette perplexité, n'osant, ainsi que d'ordinaire la plupart des jaloux, interroger Pauline, qui d'ailleurs semblait depuis la veille au soir mettre tous ses soins à éviter de se trouver seule avec son mari, on frappa tout à coup à la porte du cabinet.

— Entrez ! s'écria machinalement M. de Livry, enchanté de trouver dans une visite, quelle qu'elle pût être, une diversion aux angoisses que son imagination cruellement féconde lui faisait éprouver.

La porte s'entr'ouvrit doucement et une figure humaine dont une barbe exubérante et un système capillaire du plus riche développement ne dissimulaient pas entièrement l'aspect blême et renfrogné, apparut sur le seuil. C'était M. Clodion, le *chevelu*, comme on l'avait surnommé tout d'une voix à la conférence des avocats. Il fallait, ou qu'il eût été gravement indisposé, ou qu'il eût ressenti depuis la veille au soir les plus cuisants soucis, pour que le changement survenu dans toute sa personne pût être explicable. Il y avait quelque chose d'inculte dans sa moustache supérieure et jusque dans le nœud de sa cravate qui, chez un homme tel que lui, accusait à coup sûr un grand désordre survenu dans l'organisation moral.

— Es-tu seul ? dit-il d'une voix sourde et le front outrageusement plissé.

Ferdinand fit un signe de tête affirmatif ; Clodion poussa le verrou intérieur, puis venant s'asseoir d'un air sombre près de son cousin, il ajouta d'un ton triste et lugubre en même temps :

— Mon cher, c'est la première fois que je conduis dans une maison respectable un homme dont je ne puis pas répondre... c'est aussi la dernière fois, je te le promets.

— Tu feras bien, répondit Ferdinand, étonné de cet exorde. Mais de qui est-il question ?

— De M. de Fontenay.

Ce fut au tour de Ferdinand de froncer le sourcil.

— Eh bien ! s'écria-t-il avec un peu d'impatience.

— Eh bien, mon cher, ils se connaissent !

— Qui ?

— Et se servir de moi pour la rejoindre !... se faire présenter par moi !...

— Qui ? mais qui donc ? interrompit M. de Livry en se levant avec violence ; je veux savoir quelle est cette personne qui connaît M. de Fontenay.

—Eh pardieu ! ne l'as tu pas déjà deviné ? c'est Mme de Melcourt.

—Mme de Melcourt ! s'écria Ferdinand, dont un éclair de joie illumina le visage. Ah ! j'étais fou !

Et il se laissa retomber sur son siège, comme un homme qu'on vient de débarrasser du plus pesant fardeau. Les couleurs de ses joues qui avaient disparu, la respiration qui s'échappait avec peine de sa poitrine oppressée, la vie qui semblait près de se retirer de lui, tout cela lui était revenu en un instant. M. de Fontenay connaissait Mme de Melcourt ! c'était pour elle qu'il était venu !

—Comment ? ne put s'empêcher de murmurer Clodion, c'est là toute la part que tu prends à ce que je souffre ?

—Il faut d'abord, reprit M. de Livry en souriant, que je sache ce dont tu as à te plaindre.

—Ce dont j'ai à me plaindre ! répondit Clodion avec empressement. Mais ne sais-tu pas que j'aime Mme de Melcourt ? ne sais-tu pas que j'avais quelque sujet de me croire payé de retour ? qu'elle a daigné m'accorder à ta réunion d'hier soir la première contredanse et la première valse ? je lui ai serré la main, tout'enfin...

—Je ne vois rien dans tout cela dont tu aies à te plaindre, mon cher Clodion.

—C'est possible, mais tu ne sais pas le reste.

—Explique-toi donc.

—Apprends qu'au moment où je reconduisais Mme de Melcourt à sa place, après cette bienheureuse valse, M. de Fontenay... cet intrigant... (ce doit être un intrigant), s'approche d'elle, lui dit quelques mots tout bas d'un air nonchalant, et croyant me cacher sa coupable manœuvre, lui remet... un billet.

—Est-il possible.

—Je l'ai vu, de mes propres yeux vu, c'était un billet.

—Eh bien ! qu'as-tu fait ?

—Ce que j'ai fait ? mon cher, j'ai dissimulé ; vous autres gens de la province vous ne savez point dissimuler, mais moi j'ai appris cela à Paris. J'ai attendu le moment où cet intrigant aurait tourné les talons, et alors je me suis attaché aux pas de la perfide comme un remords. Bientôt elle a quitté le salon sous prétexte de prendre les frais dans la pièce voisine ; moi aussi j'ai voulu prendre les frais. Que te dirai-je de plus ? Je venais de la rejoindre et j'allais lui arracher le billet fatal qu'elle tenait toujours caché dans sa main, lorsqu'elle l'a glissé furtivement dans celle de ta femme.

—Ma femme ! s'écria Ferdinand plein de trouble, c'est impossible Clodion... tu auras mal vu !

—Je te le répète, mon cher, que cela s'est passé exactement ainsi. Je ne suis pas aveugle,

pardieu ! ta femme est passée auprès de nous ; Mme de Melcourt, l'ingrate Melcourt, s'est penchée vers elle, lui a dit quelques mots à l'oreille et lui a glissé le billet, un billet sur papier azuré ; je le vois encore. Oh ! ce n'est pas bien de sa part de m'avoir enlevé le moyen de démasquer une trahison ! une cousine, elle ! et une cousine germaine, encore ! par alliance, il est vrai. Ayez donc des cousines !

Ferdinand était atterré. Pourtant il balbutia encore :

—Mais il fallait au moins interroger Mme de Melcourt. Peut-être....

—Je l'ai fait.

—Et elle s'est reconnue coupable ! reprit vivement le comte.

—Du tout... du tout... Elle m'a dit (j'ai quelque honte à le répéter) ; elle m'a dit que j'avais la berlue, et ce mot m'a paru vif pour une personne de sa condition.

—Mais murmura M. de Livry, semblable au naufragé qui par un effort désespéré s'attache aux moindres débris du navire, peut-être aussi tu t'es trompé ; peut-être as-tu cru voir ce qui n'était pas. Quand on est jaloux... on se figure souvent des choses....

—A d'autres ! ce n'est pas moi qu'on trompe ! Vois-tu, Ferdinand, j'ai des yeux de lynx, et il n'as pas à en douter, je suis raillé, conspué, pris pour dupe par un intrigant et une coquette ; mais patience, patience ! il me faut une vengeance, une vengeance terrible, entends-tu Ferdinand ?

—Une vengeance ! oui... répondit le comte, qui, sortant de la rêverie dans laquelle il était plongé depuis quelques instants, pressa avec force la main du jeune homme. Clodion, tu peux compter sur moi !

—A la bonne heure ! s'écria Clodion à qui la douleur arracha une légère grimace. Comme tu prends cela vivement ! Excellent cousin ! Ah ! je savais bien.... Tu es un ancien officier, tu sais mieux que personne tout ce qu'il y a à faire en pareille circonstance, et je m'en repose entièrement sur toi ?

—Sois tranquille et laisse-moi.

—Je le veux bien. Au revoir, Ferdinand !

—Au revoir, Clodion !

—Un mot encore. Si j'interrogeais adroitement ta femme au sujet de ce billet, afin de mieux démasquer la perfidie de...

—Garde-t'en bien, malheureux ! Pauline ne doit se douter de rien. J'ai besoin d'être seul. Va-t'en ! va-t'en !

—Comme il te plaira, mon meilleur ami. Oh ! s'il t'arrive jamais d'être placé dans une situation pareille à la mienne, tu peux compter sur moi. Adieu.

Quand Ferdinand se trouva seul, il pesa int-

rement toutes les conséquences de la révélation qu'il venait de recueillir. Par un jeu cruel du sort, chaque circonstance nouvelle lui apportait une torture. Et pourtant il doutait encore. Ce billet pouvait être tout aussi bien adressé à Mme de Melcour qu'à Pauline, et, bien qu'assez peu vraisemblable, le tour de passe-passe surpris par Clodion n'était pas impossible. Mais quel moyen de s'assurer de la destination réelle du message sans trahir devant sa femme des soupçons dont il avait honte ? C'est ce que Ferdinand cherchait vainement depuis une demi-heure en parcourant à grands pas son cabinet, lorsqu'on vint le prévenir que la marquise sa mère était habillée et prête à partir, ainsi que plusieurs dames de Toulouse, pour une excursion, projetée la veille au soir, aux environs. La respectable douairière faisait demander en même temps si son fils était disposé, suivant sa promesse, à les accompagner.

M. de Livry fit un signe de tête affirmatif, et ayant pris son chapeau, se mit en devoir d'aller rejoindre ces dames. Comme il descendait l'escalier, il rencontra la marquise, qui lui dit avec un peu d'humeur :

—Allons ! voilà notre partie de campagne toute gâtée ! Bonjour, Ferdinand.

—Bonjour, ma mère, répondit le jeune comte en baissant respectueusement la main de la douairière. Quz dites-vous donc ? Le temps est magnifique.

—Ce n'est pas le temps qui nous retiendrait, reprit la marquise ; mais votre femme est souffrante.

—C'est étrange, repartit vivement M. de Livry ; ce matin, elle se portait à merveille. Mais cette indisposition est-elle donc assez forte pour lui faire garder le lit ?

—Non pas, mais la maison.

—Permettez que je monte chez elle et que je m'informe...

—Je vais avec vous, mon fils.

Arrivé dans la chambre de sa femme, M. de Livry sentit s'évanouir un moment tous ses soupçons à la vue de cette charmante créature qui tournait vers lui des yeux si pleins de langueur, mais si tendres en même temps ; et la baisant au front :

—Eh bien ! Pauline, s'écria-t-il, que me dit donc ma mère ? que tu es indisposée ?

—Pas assez pour t'inquiéter, mon ami, répondit la jeune femme avec un peu d'embarras ; mais je me sens quelque malaise, et...

—En effet, interrompit la marquise, votre voix est altérée et l'on dirait que vous avez pleuré.

—Oh ! non pas, non pas ! s'écria Pauline en ouessant.

—Cela ne m'est pas bien démontré, mon en-

fant ; mais quoi qu'il en soit nous ne saurions vous laisser seule ici. Ferdinand accompagnera ces dames et moi je vais vous tenir compagnie.

—Oh ! merci, madame ; merci... ma mère, repartit la jeune femme avec une vivacité presque fébrile. Je serais au désespoir de vous priver de cette promenade. Le temps est si beau ! Je crois que je tomberais réellement malade de contrariété si je vous voyais n'en pas profiter.

—Je suis de l'avis de ma femme, ajouta Ferdinand en abaissant sur Pauline un regard morne et glacial ; c'est un sacrifice qu'elle ne doit pas, qu'elle ne peut pas accepter de vous, aujourd'hui, n'est-ce pas, Pauline ?

—Ferdinand, murmura timidement la jeune femme, comme tu me dis cela d'une façon bizarre ! Crois-tu que mon absence soit inconvenante, qu'il faille absolument que je sorte ? Si tu le crois, si tu exiges...

—Si j'exige ? interrompit M. de Livry avec une amertume mal dissimulée ; ah ! je n'ai jamais rien exigé, Pauline, et ce ne serait pas quand vous vous dites souffrante que je commencerais à prendre des airs de tyran.

—Je sais, dit Pauline d'un ton plein de douceur, que tu es la bonté même— Oh, va ! jamais un reproche n'a été plus loin de mon cœur qu'en ce moment.

—Ma mère, reprit froidement le jeune comte, nous pouvons partir sans inquiétude. Croyez moi, l'indisposition de Pauline n'a rien... d'alarmant, et ces dames nous attendent.

—Vous voulez donc absolument que je vous quitte ? ajouta la marquise en tendant la main à sa belle-fille.

—Ma mère, répondit la jeune femme avec une expression indéfinissable, je vous en prie.

—Alors, en notre absence, soignez vous bien, ma toute belle, et que nous vous trouvions guérie au retour.

Les deux femmes échangèrent un embrassement. Ferdinand seul, contre son habitude, évita de s'approcher de Pauline, à la quelle il n'adressa même pas une parole, mais il était facile de voir qu'un violent combat se livrait dans son âme entre son amour et ses soupçons, et de grosses gouttes de sueur descendaient le long de ses tempes. La jeune femme baissa tristement la tête et lorsque la porte se fut refermée sur son mari et sa belle-mère, elle alla se placer à une fenêtre qui donnait sur la cour de l'hôtel et d'où elle put les voir monter en voiture et s'éloigner lentement. Quand le bruit des roues eut cessé de retentir, elle leva les yeux au ciel, puis tombant à genoux, elle s'écria d'une voix étouffée :

—Seigneur mon Dieu, qui liez au fond des cœurs, pardonnez-moi de les avoir trompés !

A cet instant, midi sonna à la pendule de la

chambre ; la porte se rouvrit lentement et avec mystère.

IV.

La personne qui entra en ce moment n'était autre que cette madame de Melcourt avec laquelle le lecteur a déjà fait un commencement de connaissance.

—Je guettais le départ de ton mari, dit-elle ; me voilà, Pauline, comment te trouves-tu ?

—Je ne sais, répondit Mme de Livry, qui, entendant ouvrir la porte, s'était soudain relevée avec un vif sentiment d'effroi ; j'ai la tête perdue. Oh ! tu as bien fait de venir, et je t'en remercie. Assieds-toi là, près de moi, Fanny, ne me quitte pas !

—Pauvre et chère Pauline, quel événement !

—N'est-ce pas ? n'est-ce pas que c'est quelque chose d'inouï et de terrible ? Et c'est un miracle encore que j'ai pu supporter la présence de cet homme avec tant de fermeté.

—Mais des journaux, des lettres officielles avaient annoncée sa mort....

—Si je n'en avais pas eu les preuves les plus convaincantes, est-ce que je me serais jamais mariée ?

—Je vois toute l'horreur de ta position. Si M. de Livry apprend....

—S'il apprend ?.... Ne me désespère donc pas, Fanny ! Ne me fais pas perdre le peu de raison qui me reste ; j'en ai besoin.

—Que te disait-il dans ce billet que j'ai été forcée de te remettre hier au soir ?

—Ce billet, je l'ai brûlé de peur qu'il ne tombât entre les mains de Ferdinand. Au surplus, il ne contenait que quelques mots. Il a, dit-il, le plus pressant besoin de me parler aujourd'hui même. Il a appris qu'une excursion était projetée dans les environs ; il faut que sous un prétexte ou sous un autre je me dispense d'y prendre part, que j'éloigne mon mari. Je me rappelle aussi qu'il y avait un *post-scriptum* dans le quel il ajoutait que je ne cours aucun danger en le recevant, puisqu'il a changé de nom et que sa visite peut passer pour l'acquiescement d'un devoir de politesse. Tu le vois, Fanny, j'ai obéi ; mais que peut-il me vouloir ? Oh ! ne m'a-t-il pas déjà fait assez de mal ?

—Ainsi, tu as résolu de le recevoir.

—Moi ? Oh ! non pas, et voilà pourquoi je t'ai écrit ce matin. Je compte sur ton amitié, Fanny.

—En quoi te puis-je être utile ?

—En le recevant à ma place.

—Et que lui dirai-je ?

—Ecoute. Après tout, quoi qu'on en dise, je le crois honnête homme ; je veux le croire tel

du moins. Dis-lui que je suis heureuse et que j'ai foi dans sa générosité, dis-lui qu'il m'a déjà perdue une fois et que Dieu m'a sauvée ; mais si Ferdinand savait qu'il existe, alors le bonheur nous serait impossible et je n'aurais plus qu'à mourir. Dis-lui enfin.... Mais Fanny, tu es femme tu es bonne, tu me plains et tu m'aimes, dit lui tout ce qui peut toucher, tout ce qui te viendra du cœur. Demande-lui grâce en mon nom s'il le faut. Hélas ! il s'agit du bonheur de Ferdinand et peut-être de sa vie ; il ne m'est pas permis d'acquiescer de l'orgueil,

—Chère Pauline, calme-toi, je verrai, j'essaierai. Du courage !

A ce moment, on frappa à la porte de l'hôtel. Mme de Livry devint pâle comme une morte ; il semblait que ce coup de marteau eût brisé son cœur, et elle demeura pendant quelques secondes immobiles, l'œil hagard et la bouche béante. Mme de Melcourt en fut effrayée.

—Tiens, Pauline, dit-elle, tu ferais mieux de le recevoir toi-même. Il verrait ce que tu souffres, et sûrement il aurait pitié de toi.

—Oh ! non, non, s'écria Mme de Livry avec violence ; pas avant que je n'y sois forcée ! Il n'y a que la force, Fanny, qui puisse m'excuser de voir cet homme !

Un domestique entra et dit :

—M. de Fontenay fait demander si Mme la comtesse est visible.

—Faites monter ! répondit Pauline d'une voix à peine articulée ; puis, quand le domestique fut sorti, elle se précipita dans les bras de Mme de Melcourt.

—Fanny, ma bonne Fanny, s'écria-t-elle éplorée, j'en ai d'espoir qu'en toi ; tâche de savoir ce qui l'amène, et.... s'il était possible qu'il m'aimât encore.... eh bien ! au nom de cette amour même, conjure-le de s'éloigner.

—Il monte, je l'entends, reprit vivement Mme de Melcourt.

Pauline poussa un cri et s'enfuit. Au même instant la porte s'ouvrit et le même domestique articulait nettement le nom de M. Fontenay qui, cette fois, entra lui-même dans la chambre. En n'y trouvant point celle pour qui il était venu, il ne témoigna aucune surprise, car nul ne possédait mieux que lui le grand art de maîtriser ses émotions ; seulement Mme de Melcourt ayant cru devoir balbutier quelques mots sur une grave indisposition de Pauline qui l'avait priée de la remplacer, il répondit avec ce ton hésitant et quelque peu sarcastique qui lui était habituel :

—En toute autre circonstance, madame, je ferais de la galanterie, et je vous dirais que je suis heureux que Mme la comtesse de Livry ait cru devoir vous déléguer le soin de me recevoir ; mais aujourd'hui je suis forcé de faire de la fran-

chise ; c'est à Mme de Livry qu'il faut que je parle....

Le flegme presque glacial avec lequel ces paroles furent prononcées déconcerta un moment Mme de Melcourt ; toutefois, puisant bientôt dans la douloureuse sympathie que lui inspirait la position de Pauline une assurance dont elle sentait tout le besoin en présence de son dangereux interlocuteur, elle reprit avec assez de dignité :

—Monsieur de Fontenay, ou plutôt monsieur d'Herbanne, car vous pouvez devant moi abdiquer votre nom de guerre, savez-vous à quels dangers vous exposez Mme de Livry en vous présentant chez elle ?

Le nouveau venu eut un imperceptible haussement d'épaules, puis il repartit de l'air le plus dégagé :

—Madame de Melcourt, ou plutôt madame Fanny Melvil, car vous pouvez devant moi reprendre votre nom de guerre, sauriez-vous me dire ce qu'est devenu lord Falmouth, le spectateur assidu du théâtre de Drury-Lane les jours d'opéra ?

Celle à qui s'adressait cette question n'en parut nullement troublée et répondit presque avec défi :

—Lord Falmouth est parti pour l'Iade en qualité de sous-gouverneur, après avoir constitué une rente de mille livres sterling à une personne dont il avait su apprécier le dévouement désintéressé. Mais, pour en revenir à Pauline, dites-moi franchement le but de votre visite.

—Et ajouta l'impitoyable M. de Fontenay, la personne à qui lord Falmouth a laissé cette marque d'intérêt ne parlait-elle pas d'un mari qu'elle avait laissé là... quelque part... sur le continent ? Comment n'est-elle pas allée le rejoindre ?

—C'est ce qu'elle s'est empressée de faire ; mais ignorez-vous donc le malheur qui l'a frappée ?

—Comment ?

—Ce pauvre colonel....

—Eh bien ?

—Il est mort.

—Tiens ! tiens ! Il avait donc existé ?

—Monsieur !

—Vous vous fâchez ? Pourquoi ? Vous m'interrogez et je vous questionne : il n'y a rien de plus naturel. L'entretien peut se prolonger sur ce pied-là tant que vous l'aurez pour agréable.

—Vous refusez donc de me répondre ?

—Absolument.

—Un mot du moins, oui ou non, voulez-vous perdre Pauline ?

—Non.... c'est-à-dire si elle m'accorde l'entretien que je réclame et si, dans cet entre-

tien, j'obtiens d'elle la parole que je désire. Dans ce cas, je quitte Toulouse dès demain, et elle ne me reverra jamais.

—Et si elle refuse ?

—Elle a trop de raison pour refuser, madame, et cette porte vers laquelle vos yeux se tournent avec tant d'inquiétude, cette porte qui n'est qu'à demi-fermée, ce me semble, je gage qu'elle va s'ouvrir tout-à-fait.

Comme il articulait ces derniers mots, la porte en effet roula sur ses gonds avec violence et Pauline parut. Elle était bête de résignation et de cette dignité qui n'est pas incompatible parfois avec les plus vives douleurs de l'âme.

—Vous ne vous trompez pas, monsieur ! s'écria-t-elle. Me voici.

J'ignorais, répondit d'Herbanne en s'inclinant profondément, que je fusse si bon prophète.

—Et moi, reprit Pauline, j'ignorais que vous fussiez si cruel.

Puis se tournant vers Mme de Melcourt :

—Merci, lui dit-elle, ma bonne Fanny, de ton dévouement ; tu es une loyale et fidèle amie, et cela rachète bien des erreurs. Va, laisse-moi seule avec monsieur ; il faut subir sa destinée.

Mme de Melcourt pressa la main que lui tendait la jeune femme, et regardant fièrement l'homme qui tout-à-l'heure venait de la traiter avec un si insultant mépris :

—Monsieur d'Herbanne, dit-elle, je vous croyais un galant homme. Là-dessus elle sortit. Soit que cette apostrophe eût vivement blessé celui à qui elle était adressée et l'eût en même temps fait rentrer en lui-même, soit, ce qui est plus vraisemblable, qu'il soit bien difficile à l'homme le mieux cuirassé contre toutes les impressions de se retrouver sans trouble, seul, avec la femme qu'il a tendrement aimée, alors même que cette amour n'existe plus, d'Herbanne avait déjà perdu tout son aplomb, et ce fut Pauline qui se trouva dans l'obligation de rompre le premier le silence.

—Maintenant, monsieur, s'écria-t-elle, parlez, que me voulez-vous ?

—Pauline.... balbutia son interlocuteur d'une voix étouffée.

—Pour tout le monde, monsieur, interrompit vivement la jeune femme, et plus encore pour vous que pour tout le monde, je me nomme madame de Livry. Oserais-je vous prier de vous en souvenir ?

—Madame de Livry.... soit ! Mais croyez qu'il n'a pas tenu à moi que vous ne portassiez un autre nom.... Et quand vous avez rompu par votre fuite les liens qui nous unissaient, j'étais à la veille, madame....

—Monsieur, si j'avais accepté votre nom, je l'aurais fait respecter comme je ferai pour celui que je porte. C'est un dépôt d'honneur qui m'a été confié : promesses ni menaces ne peuvent m'empêcher de le conserver intact. Ceci posé, parlez, monsieur, parlez, vous voyez que je vous écoute.

—Pardonnez-moi de ne pas être aussi prompt à m'expliquer que vous semblez pressée de m'entendre ; faites la part de l'émotion que je dois éprouver et que j'éprouve.

—Ah ! monsieur, de grâce, arrivez le plus tôt que vous pourrez au but de votre visite.

—Je ne puis y arriver, madame, sans faire allusion à des circonstances dont vous me défendez de vous rappeler le souvenir.

—Je ne vous ai rien défendu, monsieur ; je vous priais de m'épargner. Si vous n'avez pas cette générosité, faites, monsieur, continuez.

—Non, madame, et puisque vous l'exigez, je ne dirai plus un mot de moi ; mais s'il m'est possible de me sacrifier personnellement à vos scrupules, je ne puis leur immoler le dernier intérêt que j'a conservé dans le monde : vous devinez que je veux parler de mon fils ?

Et comme Mme de Livry avait baissé la tête et s'était caché le visage dans ses deux mains, il ajouta :

—Vous ne m'auriez jamais revue, madame, je n'aurais pas voulu troubler votre bonheur sans ce fils dont je dois assurer l'avenir.

Pauline se redressa, et laissant pour la première fois tomber sur son interlocuteur un regard moins sévère :

—Ah ! monsieur, dit-elle, si l'amour de votre fils est le seul sentiment qui vous ait guidé, pardonnez-moi, je vous ai mal jugé. Cet enfant est heureux, grâce au ciel, et son avenir ne peut vous inspirer aucune inquiétude. Par un acte tenu secret aux yeux du monde, mais dont je garantis l'existence, M. de Livry l'a reconnu en m'épousant, et l'a fait, par conséquent, le légitime héritier de sa fortune et de son nom.

—Son nom !... s'écria impétueusement d'Herbanne ; qu'est-ce à dire, et de quel droit l'avez-vous privé du mien ? Que vous ayez disposé de vous, je le conçois. Les journaux anglais avaient accrédité le bruit de ma mort, et, après tout, vous étiez libre ; mais mon fils ! en vertu de quel titre avez-vous disposé de lui ? C'est à moi qu'il appartient, madame, et je viens le réclamer !

Pauline regardait, depuis quelques instants, avec stupeur l'homme qui venait de la foudroyer de ces terribles paroles, et elle ne put que s'écrier à son tour d'une voix inarticulée :

—Le réclamer ? Comment ? vous vezez me demander mon fils !

—Oui, madame, répondit d'Herbanne qui avait repris tout son sang-froid.

—Mais, repartit la malheureuse mère, vous n'avez donc pas compris ce que je viens de vous dire ! Paul est le fils de M. de Livry, qui l'a reconnu et qui lui a donné un nom et un avenir.

—M. de Livry a fait ce qu'il a voulu, madame ; mais les actes passés par lui ne m'engagent en aucune façon, et ses droits, fondés sur une fiction légale, ne peuvent porter atteinte à ceux que me donne le sang.

—Est-ce sérieusement que vous parlez, monsieur ? Oubliez-vous qu'à la naissance de cet enfant vous pouviez le reconnaître et que vous ne l'aviez pas fait ?

—Eh ! madame, m'en aviez-vous laissé le temps ? Pourquoi m'avez-vous quitté ? Pourquoi vous êtes-vous si bien cachée dans Londres que je n'ai pu vous retrouver ?

—Pourquoi je vous ai quitté ? vous le savez bien ! C'est que je n'ai jamais été chez vous qu'à titre de victime et presque de prisonnière, c'est que le pain de l'infamie aurait fait mourir mon fils !

—Madame, un heureux hasard a réparé les torts que j'ai eus envers vous : laissez-moi réparer ceux que j'ai eus envers toi.

—Quoi ! monsieur, vous pensez que votre fils pourrait un jour vous savoir gré d'avoir déshonoré sa mère ! Car vous ne pouvez ignorer ma position dans la famille de M. de Livry. On croit que notre mariage remonte à cinq années ; on croit que Paul est le fruit de cette union. Le confiez à vous, monsieur ! à vous dont le véritable nom peut être connu d'un moment à l'autre, mais c'est tout dire, c'est tout avouer ! Je ne parle plus de la cruauté qu'il y aurait à déshonorer une femme qui ne vous à jamais fait de mal. Mais quel intérêt avez-vous à me perdre ? Ne me parlez pas de votre amour : je ne peux plus y croire ne me parlez pas de votre fils ; c'est pour lui surtout que vous êtes cruel ! Vous l'arrachez à une position certaine pour lui faire une existence pauvre, aventureuse, misérable ! Mais c'est affreux cela ! Justifiez-vous donc, monsieur, justifiez-vous !

—Je puis le faire avec un mot. En reprenant mon enfant !... je lui rends plus que je ne lui ôte.

—Expliquez-vous clairement, monsieur ; vous voyez que je suis au supplice.

—Aussi clairement que je pourrai, madame. Comme vous, j'ai hâte d'en finir. Vous m'avez souvent entendu parler d'un oncle qui m'a élevé et qui habite Bayonne.

—Oui. Après..

—Cet oncle est millionnaire et je devais être son héritier. Mais aujourd'hui, prévenue contre

moi, il hésite à me laisser une fortune que je dissiperai, dit-il, comme j'ai dissipé la mienne, et ce n'est qu'en faveur de ce fils, dont je lui ai révélé l'existence en refusant de nommer sa mère, qu'il consent à faire son testament. Cet arrangement concilie tout. Il satisfait à ses inquiétudes et, s'il faut le dire, à mes intérêts. Mon fils sera le propriétaire des biens de mon oncle, mais jusqu'au jour de sa majorité...

—Vous jouirez de ses revenus, je comprends, monsieur; votre amour paternel est encore une spéculation!

—Madame!...

—Mais je ne serai pas plus la complice de celle-ci que je ne l'ai été des autres. Jamais! jamais!

Ici, il y eut un silence de quelques instants. Pauline, en proie à une violente exaltation, s'était laissé tomber dans un fauteuil à l'extrémité de la chambre, et d'Herbanne, vivement blessé par ces derniers mots, semblait lui-même sur le point de sortir de son impassibilité ordinaire, mais tout à coup réprimant par un victorieux effort de sa volonté les mouvements tumultueux de son âme il se rapprocha de Mme de Livry, et attachant sur elle son regard fixe et pénétrant qui empruntait en ce moment je ne sais quelle vague ressemblance à celui des oiseaux de proie, il articula avec un impitoyable sang-froid les paroles suivantes :

—Pauline, faites-y attention. Vous intervertissez les rôles. Vous me parlez comme si c'était moi dont l'avenir fût en votre pouvoir. Comprenez mieux votre position. Voici ce que je vous demande : une lettre pour le directeur de la pension où est mon fils. Muni de cette lettre, j'irai le chercher, et tout sera dit. Vous voyez que je veux éviter le bruit, le scandale. Vous ne manquez pas de prétextes pour justifier l'absence de cet enfant; et quant à cette position, que vous craignez tant de perdre....

—Eh! monsieur, interrompit brusquement la jeune femme, est-il encore question de ma position, de mon honneur? Je n'y songe plus; j'en ai fait le sacrifice. Ce n'est pas madame de Livry qui vous parle, c'est une mère que vous désespérez! Songez que j'ai des droits au moins aussi sacrés que les vôtres. Laissez-moi mon fils, monsieur, laissez-moi mon fils!

Il serait difficile de rendre tout ce qu'il y eut de déchirant dans l'accent avec lequel Pauline prononça ces derniers mots, tout ce que ses beaux yeux bleus eurent d'éloquent et même de sublime dans le regard. Elle s'était emparée d'une de mains de son interlocuteur, et elle osait la presser entre les siennes. D'Herbanne parut un instant ému, mais ce ne fut qu'un éclair de sensibilité. Cet homme avait trop vécu pour que

son cœur ne se fût pas en quelque sorte ossifié. Il se dégagea froidement des mains qui l'étreignaient, et s'éloignant de quelques pas :

—Je n'ai, dit-il, qu'une chose à vous répondre : Pour reprendre cet enfant que mon oncle me demande, j'ai quitté la Navarre, où j'étais en sûreté, et je suis venu en France où, d'un moment à l'autre, on peut m'arrêter comme agent secret du roi Charles. Je quitterai Toulouse demain matin; vous voyez que je n'ai pas de temps à perdre. Si à la fin de la journée je n'ai pas reçu la lettre que je vous ai priée d'écrire, je me trouverai forcé de venir la demander ce soir même à M. de Livry, et nous verrons si, lui aussi, il osera me la refuser!

—Oh! mais ce sera la mort pour l'un des deux s'écria Pauline en se levant de son fauteuil et en courant à d'Herbanne.

Mais déjà ce dernier avait atteint le seuil de la porte qu'il avait ouverte, et, s'inclinant respectueusement devant Mme de Livry, il murmura d'une voix basse mais ferme :

—Il vous reste encore quelques heures de jour, madame.

—Trois secondes après, il avait disparu, laissant la malheureuse jeune femme haletante, éperdue et sur le point de défaillir. Quelques minutes se passèrent ainsi, pendant lesquelles elle resta clouée à la même place, près de cette porte qu'elle contemplait d'un œil hagard. Lorsqu'elle commença à revenir à elle-même, elle se demanda si elle n'était point sous l'empire de quelque rêve affreux; mais bientôt la dernière menace qui avait frappé son oreille retentit encore dans son cœur et elle se rappela ces cruelles paroles : " Ce soir, je viendrai demander mon fils à M. de Livry. " Ce soir! que faire d'ici là? que devenir? Tant de bonheur il y a quelques jours, et maintenant tant de désespoir! Ainsi Ferdinand qu'elle avait vu si troublé à l'idée seule que d'Herbanne pouvait n'être pas mort, apprendrait à la fois l'existence de cet homme et la terrible loi qu'il apportait avec lui! Sa réponse pouvait-elle être douteuse? Un duel... un duel à outrance, et avec un adversaire qui jusqu'alors, dans de tels combats, n'avait jamais trouvé son maître! Pour empêcher cette funeste rencontre, il n'y avait qu'un moyen, c'était de livrer son fils, mais à quelles mains, bon Dieu? Tout à coup Mme de Livry tressaillit. Une idée venait de se présenter à son esprit, une idée triomphante sans doute : car la jeune femme se précipita à un secrétaire qu'elle ouvrit convulsivement et s'assurant auprès de ce meuble, elle se mit à écrire avec une rapidité fiévreuse. Voici les quelques lignes qu'elle traça :

—Monsieur, je puis consentir à me séparer de mon fils, mais à une condition. Je sais que votre oncle est un honnête homme, et je ne crains pas de lui livrer mon secret....”

Tout à coup, la porte s'ouvrit et Ferdinand parut, donnant le bras à sa mère. A sa vue, Pauline jeta un cri, et refermant vivement le secrétaire, elle cacha dans sa poitrine le billet qu'elle avait commencé.

V.

La position que Pauline occupait dans un angle obscur de la chambre put lui faire croire qu'elle avait échappé au regard de son mari. Aussi, puisant dans cette présomption un semblant d'assurance qui, à coup sûr, était loin de son cœur, elle s'élança au devant de sa belle-mère et lui dit presque joyeusement :

—Déjà de retour ? Ah ! tant mieux !

—Nous n'avons fait que toucher barre, reprit la marquise. Ferdinand était si pressé de revenir ! votre santé l'inquiétait, ma fille. Comment vous trouvez-vous à présent ?

—Beaucoup mieux.

—A la bonne heure. Savez-vous la nouvelle que j'ai reçue en arrivant ? Madame de Lostanges, cette excellente amie dont vous m'avez lu hier une lettre, vient d'arriver à Toulouse, où elle doit passer quelques instants avant de se rendre à Bayonne pour l'affaire dont je vous ai parlé.

—Ciel ! murmura Pauline dont une sueur froide inonda le front.

—Elle me fait prier d'aller la voir, continua la marquise, mais, mes enfants, j'ai une grâce à vous demander : Mme de Lostanges est mon amie la plus intime, elle ne passe que deux jours à Toulouse, pour se reposer. Pouvons-nous la laisser dans l'hôtel où elle s'est installée ?

—Il faut, répondit Ferdinand la prier de venir chez nous.

—Et pour que l'invitation ne puisse être refusée, ne jugez-vous pas convenable que l'un de vous m'accompagne ?

—En effet, ma mère : puisque Pauline se sent mieux maintenant, c'est elle qui vous accompagnera.

—Pardon, balbutia la jeune femme, j'aurais quelques affaires à terminer.

—En effet, reprit M. de Livry du ton le plus naturel, une lettre commencée ; sans doute une lettre pressée ; peut-être celle que tu écrivais lorsque nous sommes entrés ? Mais il sera toujours temps de l'achever à ton retour.

—Ferdinand.... murmura Pauline tremblante.

—Madame, ajouta le comte à voix basse, accompagnez ma mère. A votre retour je vous demanderai un moment d'entretien.

Pauline leva sur son mari un regard timide. Le visage de Ferdinand était pâle, mais elle n'y découvrit point de colère. Elle offrit son bras à la marquise et sortit avec elle.

Resté seul, M. de Livry se mit à faire à grands pas le tour de la chambre. C'est la traduction presque inévitable de toute agitation intérieure dans une bonne moitié du genre humain. Hélas ! l'infortuné comte avait encore bien des choses à apprendre dont il ne se doutait pas, et ces cruelles révélations ne se firent pas attendre. Il n'en était pas à son quatrième tour de chambre qu'il fut arrêté dans sa marche par un obstacle imprévu qui lui barra le passage. Cet obstacle en chair et en os n'était autre que M. Clodion le chevelu, plus sombre, plus morose et plus fatal que jamais.

—Que me veux-tu ? s'écria Ferdinand avec un sinistre pressentiment.

—Mon cher, dit Clodion en posant mystérieusement son index sur le bord de ses lèvres, en ton absence il s'est passé des choses.

—Quelles choses ? parle ! voyons, je t'écoute, reprit brusquement le comte.

—Laisse-moi d'abord me remettre un peu de mon émotion. Je me trouve dans une situation si pénible, si inattendue, si singulière.... Ah ! que ta mère avait bien raison de me dissuader d'épouser Mme de Melcourt ! Entre nous, cette femme est une franche coquette.

—Tu es donc contre elle de nouveaux griefs ?

—Si j'en ai ! Il me demande si j'en ai ! reprit M. Clodion d'un ton tragique. Ah ! cette fois, tu ne me trahiras pas de visionnaire. Mais procédons par ordre. En sortant de chez toi, ce matin, je me suis présenté à l'hôtel qu'habite Mme de Melcourt. Je voulais la voir, lui parler, lui reprocher sa conduite déloyale à mon égard. Je n'ai trouvé que sa femme de chambre, une petite mijaurée qui a osé me dire que sa maîtresse avait la migraine. La migraine ! Tu sais ce que signifient ces indispositions chez les dames.

—Oui, après ?

—Après ? rien. Mais l'excuse me paraît suspecte. Que fais-je alors ? je monte chez un de mes amis dont l'appartement est précisément en face de celui qu'occupe Mme de Melcourt, et je me colle à la fenêtre ; je n'y étais pas depuis trois quarts d'heure.... (peut-être un peu moins, mais dans ces moments-là les minutes sont des siècles !) que je vois ma perfide sortir de chez elle dans un char-

mant négligé du matin. La migraine n'avait pas été longue, à ce qu'il paraît.

—Après ? après ? Tu descends et tu la suis.

—Précisément. Mais devine le chemin qu'elle prend ?

—Que m'importe ?

—Celui de ta maison, mon cher. Voilà qui est piquant ! J'allais y entrer derrière elle pour lui demander une explication, quand j'aperçois mon intrigant... tu sais... M. de Fontenay.

—M. de Fontenay ?

—Lui-même. qui débusque à l'autre bout de la rue. Alors, je change de projet, je me précipite chez un autre de mes amis qui demeure là, en face ; cette fois, j'avais à peine eu le temps de courir à la fenêtre que je vois mon intrigant entrer hardiment chez toi.

—Chez moi !

—Tu es indigé, n'est-ce pas ? Pour qui venait-il ?.. Evidemment pour Mme de Melcourt, puis-toi, ta femme et ta mère, vous étiez tous sortis. C'était donc un rendez-vous donné.

—Ah ! c'en est trop ! Quoi, cet homme a eu l'audace....

—Mon cher Ferdinand, merci, merci ! Ce n'est que d'aujourd'hui que j'apprends à connaître quel excellent ami j'ai en toi ! Je suis sûr que tu n'y mettrais pas plus d'ardeur quand il s'agirait....

—Mais achève donc ! interrompit M. de Livry avec violence. Tu vois bien que j'attends la fin de ton histoire ! Ainsi tu es resté à ton poste d'observation....

—Jusqu'à la sortie de Mme de Melcourt.

—Elle est sortie avec ce... M. de Fontenay ?

—Du tout elle est sortie toute seule.

—Mais, lui, bourreau, mais lui, il est donc resté ? Jusqu'à quelle heure ?

—Ma foi ! je n'en sais rien. Mme de Melcourt m'intéressait plus que lui, et je me suis élançé à sa poursuite. Au bruit de mes pas, elle se retourne ; je lui fais un salut.... Ah ! quel salut ! Je ne saurais te dire tout ce qu'il exprimait d'indignation ! Je croyais la connaître. Je ne la connaissais guère ! Sans se troubler, sans pâlir, sans rougir, elle me dit : " Bonjour, bonjour, je suis fort pressée. " Et elle continue tranquillement son chemin. Ne trouves-tu pas que c'est d'un aplomb miraculeux ?

Ferdinand resta quelques instants rêveur, puis il s'écria avec violence :

—Où demeure M. de Fontenay ?

—A l'hôtel de France.

—J'irai chez lui.

—Comme ton témoin ?

—Sans doute.

—Qu'as-tu donc, Ferdinand ? Comme tu es pâle !

—Moi ! Rien... rien ! Ecoute, Clodion, il n'y a peut-être dans tout ceci ni faute ni... crime. Si l'honneur est atteint, sois tranquille, les choses se passeront comme elles doivent se passer. En attendant, bouche close. Pas un mot de ta jalousie à l'âme qui vive et surtout à Mme de Melcourt. Tu me le jures ?

—Diable ! diable ! tu me prévienras donc quand il faudra que je me fâche ?

—Oui.

—Allons ! tu as ma parole.

—Silence ! voici Pauline !

La jeune femme rentrait en ce moment, après avoir laissé sa belle-mère chez Mme de Lostanges, qui n'avait pas accepté l'hospitalité qui lui était offerte à l'hôtel de Livry. En s'apercevant que son mari et son cousin, qui semblaient l'un et l'autre en conversation fort animée, s'étaient tus soudain à sa vue, elle annonça l'intention de se retirer ; mais Ferdinand lui fit signe de demeurer, et Clodion déclara d'ailleurs avec une certaine solennité qu'il n'avait plus rien à dire à son cousin M. de Livry. En même temps il se mit en devoir de sortir non sans avoir ajouté tout bas en serrant la main à ce dernier :

—Au revoir, Ferdinand ! Je vais de pas visiter mes épées et mes pistolets. On ne sait pas ce qui peut arriver.

Lorsque M. de Livry se vit seul avec sa femme, il ne chercha plus à se contenir, et sans avoir recours au moindre préambule :

—Maintenant, madame, s'écria-t-il d'un ton farouche, il est temps de me donner l'explication que j'avais à vous demander.

—Une explication ? sur quel sujet ? balbutia Pauline plus surprise encore qu'effrayée d'un langage auquel Ferdinand ne l'avait pas accoutumée.

—Sur quel sujet ? reprit le comte avec ironie. Ah ! vous avez raison, car il y en a plusieurs. Mais j'entends que tout soit éclairci, et le billet qu'on vous remit hier soir au milieu de notre réunion, et la visite vous avez reçue ce matin en mon absence, et la lettre enfin que vous étiez en train d'écrire lorsque je suis entré il y a une heure. Vous voyez que je sais tout ! Ne cherchez donc pas à nier, madame, et justifiez-vous, si vous le pouvez !

Pauline regarda fixement son mari ; puis après une pause, elle répondit avec tranquillité :

—Je ne nierai rien. Nier serait mentir, et je reconnais que vous êtes bien instruit. Mais vous épiez donc mes démarches. Ferdinand vous n'avez plus confiance en moi !

—Ah ! reprit Ferdinand, ébranlé par le sang-froid avec lequel Pauline venait de lui répondre, le moment est mal choisi pour me faire ce reproche. C'est votre justification que

j'attends, et il ne s'agit point de la mienne. Voyons, défendez-vous ! Mon Dieu, je vous aime tant que je puis être assez insensé pour vous croire encore ! Vous avouez donc que Mme de Melcourt vous a remis hier un billet de M. de Fontenay ?

—Je l'avoue.

—Ce billet contenait la demande d'une entrevue pour ce matin ?

—Cela est vrai.

—Et M. de Fontenay est venu ? et l'entretien que vous aviez ensemble ayant été rompu par quelqu'incident que j'ignore, vous lui écriviez ce qui vous restait à lui dire ? Montrez-moi cette lettre, madame montrez-la moi !

—Cette lettre n'existe plus ; j'ai prévu que vous me la demanderiez, je l'ai déchirée.

—Vous l'avez déchirée !

—Croyez-moi, c'est un service que je vous ai rendu.

—Mais qu'y avait-il donc dans cette lettre ?

—Rien dont je rougisse, mais rien que vous puissiez savoir. Je n'ai pas autre chose à dire.

—Allons ! madame. M. de Fontenay sera peut-être moins discret que vous.

Et en parlant ainsi Ferdinand se dirigea vers la porte de la chambre.

—Où allez-vous ainsi ? balbutia Pauline, tremblante, et en se plaçant devant lui pour lui barrer le passage.

—Je vais demander à cet homme à quelle époque il vous a connue et à quel titre il a osé vous écrire. Je vous estime assez pour croire que vous ne l'avez pas vu hier pour la première fois.

—Ferdinand, s'écria la jeune femme en s'emparant du bras de son mari, si vous avez un reste d'amour ou de pitié pour moi, vous n'irez pas chez M. de Fontenay. Écoutez-moi, je le veux ! Quoi ! vous m'avez prise plus bas que je n'aurais dû descendre, pour m'élever plus haut que jamais je n'aurais dû monter ; vous avez donné un nom et un avenir à mon fils ; vous m'avez élevée aux yeux du monde et aux miens, et vous pouvez croire que je vous trompe ! Mais si j'en étais capable, il n'y aurait pas d'expressions pour qualifier mon infamie !

—Ah ! pour que je vous soupçonne, répondit Ferdinand, il faut que les préventions les plus fortes se réunissent contre vous ! Quelque grand que soit mon amour, je ne puis fermer les yeux à l'évidence. Comment voulez-vous que j'explique ce billet, cette entrevue, cette lettre, oraque vous ne pouvez pas me les expliquer vous-même ? Je ne demande pas mieux que de vous croire innocente ; mais une preuve !

une preuve seulement ! Si ce n'est pour vous, que ce soit pour moi !

—Hélas ! répondit Pauline en hochant tristement la tête, je suis forcée de me taire. Ma justification amènerait plus de malheurs que mon silence ! Mais écoutez : Vous rappelez-vous le jour où, refusant pour la dixième fois peut-être votre main que vous m'offriez, je vous disais pour excuse : " Ferdinand, je me donnerais à vous si, au moment de notre union, Dieu pouvait nous ravir la mémoire ! " mais j'ai le passé contre moi, c'est-à-dire " quelque chose d'inexorable et de terrible " qui brave la puissance de Dieu même ; une " sorte de tantôtme qui nous accompagnerait " jusqu'au tombeau. Vous seriez jaloux un " jour, et alors le souvenir de ma faute ferait " des soupçons de vos doutes, et... des certitudes de vos soupçons ! Ferdinand, ne m'épousez jamais ! " Alors vous vous jetâtes à mes pieds, et vous souvenez-vous de ce que vous me répondites ?

Il paraît que vous l'avez oublié, Ferdinand, laissez-moi donc vous le rappeler : " Pauline, " me dites-vous, tout homme ne doit promettre " que ce qu'il peut tenir ! Oui, tu as raison, il " est possible que je sois jaloux, mais si jamais " je suis assez malheureux pour te soupçonner, " assez fou pour te croire coupable (c'est tous " jours vous qui parlez), quand toutes les apparences seraient contre toi, ne te justifie pas, " tends-moi seulement la main en me disant : Je " te jure devant Dieu que je t'aime toujours et " que je suis pur ! Alors je tomberai à tes genoux et je te dirai : Pardonne-moi ! " Ferdinand, c'est sur la foi de ces paroles que j'ai consenti à devenir ta femme. Le moment que j'avais craint et que tu avais prévu, ce moment est arrivé. Jamais notre amour ne subira de plus cruelle épreuve. Eh bien ! regarde-moi en face, tes yeux dans mes yeux ; tu sais qu'on ne peut faire mentir le regard : Ferdinand, voilà ma main ; je te jure devant Dieu que je t'aime toujours et que je suis pur !

Pendant que Pauline s'exprimait ainsi, un caractère de noblesse et de beauté presque surhumain était répandu dans tous ses traits et chacune de ses paroles semblait faite pour inspirer la persuasion. Ferdinand, ému jusqu'aux larmes, se laissa tomber à ses pieds en s'écriant :

—Pauline, Pauline ! Ah ! tu es un ange ! Pardonne-moi !

Mme de Livry lui tendit la main qu'il couvrit de baisers ; puis levant l'autre vers le ciel :

—O mon Dieu, marie-moi-elle tout bas, soyeux béni, je puis être heureux encore !...

Dans ses joies d'épouse, Pauline oubliait qu'elle était mère aussi, et que ce jour, qui déjà

approchait de son déclin, ne devait point finir sans qu'elle eût abandonné à M. de Fontenay un bien plus cher encore pour toutes les femmes que l'honneur même.

[A CONTINUER.]

UN ROMANCIER.

Comme hier je passais sur le boulevard, je reçus par hasard un coup de poing d'un monsieur bizarrement vêtu, qui gesticulait comme un télégraphe bien informé.

— Pardonnez-moi, me dit-il ; il n'y a pas de ma volonté, cela tient à la bizarrerie de ma destinée ; quand je me raconte mon histoire à moi-même, je me démène comme un fou. Laissez-moi vous la dire, et vous en jugerez.

— Si cela doit vous soulager un peu et que l'histoire ne soit pas trop longue, lui dis-je. Le fait est que je n'étais pas du tout friant de son histoire, mais il me tenait déjà par le revers de mon habit, et je ne pouvais autrement lui échapper.

— Ecoutez, reprit mon homme. Je suis Mochican de naissance, fils du célèbre Arcadius, surnommé le *Renard subtil*. Mon père, chef d'une tribu puissante, me donna une éducation vraiment royale. A l'âge de dix ans, le casse-tête m'était si familier, que d'un coup je tuai un de mes cousins en duel. Entre autres talents d'agrément, je jouais assez bien du tambour de basque et j'apprivoisais des serpents à sonnettes. On me citait partout comme un prodige. Les sauvages de ma tribu m'avaient surnommé le Pic de la Mirandole des Savanes.

— Monsieur, lui dis-je je vous promets de repasser demain pour entendre la suite de l'histoire. Maintenant je suis très pressé ; on m'attend à dîner chez un ami....

— Ce sera fini dans dix minutes, continua-t-il. Vous ne vous consolerez jamais d'avoir perdu la partie la plus intéressante de mes aventures. Je passe sous silence ce qui m'arriva de dix à vingt ans. A cet âge, mon père Arcadius m'envoya en mission diplomatique à la cour d'un chef de tribu des environs. Ce chef avait une fille, belle comme la nonpareille des Florides ; elle s'appelait Cora. Homme infâme que je suis ! je séduisis Cora, monsieur, et je la rendis mère !

— Ce n'était pas agir en galant homme.

— Je me le suis dit souvent ; d'ailleurs le châ-timent ne se fit pas attendre. Le père de Cora en-

ferma la malheureuse dans un couvent et m'aurait moi-même embarqué comme mousse, si je n'eusse pris la fuite. A une lieue de la ville, je revins sur mes pas, car mes entrailles de père s'agitèrent et je voulus savoir ce que mon barbare beau-père avait fait de son petit-fils.

— Il l'avait peut-être mis aux Enfants-Trouvés ?

— Pis que cela, monsieur. Figurez vous que, non loin des portes de la ville, je rencontre un Indien qui portait un petit enfant dans ses bras. Aux vagissements de cette innocente créature, je reconnus mon fils. L'oreille d'un père ne se trompe pas. — Où vas-tu avec ton précieux fardeau ? demandai-je à l'Indien. Le misérable me rit au nez. Je le reconnus pour mon rival. Tu m'as enlevé l'amour de Cora, me dit-il, et moi je me venge ; je t'enlève ton enfant. — Et où donc l'emportes-tu ? — Je vais le jeter dans la Caverne des Serpents ! — Horreur ! m'écriai-je, et je courus à sa poursuite.

On appelle dans ce pays, Caverne des Serpents, un trou qu'habitent les reptiles de la contrée. Avant que j'eusse pu l'atteindre, l'Indien avait jeté mon fils dans le trou, et s'était dérobé à ma juste vengeance. Il ne me restait qu'à sauver mon enfant. Les cheveux hérissés, l'œil hagard, j'entre dans le trou ; trois serpents se dressent et m'enlacent de leurs replis ! Savez-vous comment je me suis retiré de là ?

— J'attends que vous me le disiez.

— Je cherche, Monsieur ; depuis huit jours, je rêve au moyen que je peux employer ; tout à l'heure, le coup de poing que je vous ai donné, je le destinai à un des trois reptiles, je me débattais contre eux.

— Grand Dieu ! m'écriai-je, j'ai donc affaire à un fou !

— Fou, non ; mais romancier. Un libraire m'a commandé les *Mémoires d'un jeune Mochican*, 3 vol. in-8o. J'en suis à la fin du premier volume et au Trou des Serpents. Vous m'obligerez de m'enseigner le moyen de me tirer de là.

— Que tous vos serpents vous étranglent ! lui dis-je en colère, et je m'enfuis en toute hâte. Il m'avait retenu deux heures. J'arrivai au dessert chez mon ami qui se brouilla avec moi à cause de mon inexactitude. A l'avenir, je me méfierai des gens qui racontent des histoires dans la rue.

(L'Entr'Acte.)

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRECHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue La Montagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.